

## « Nous parlerons comme on écrit » de France Théoret

Michèle Salesse

Numéro 28, hiver 1982–1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39669ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Salesse, M. (1982). Compte rendu de [« Nous parlerons comme on écrit » de France Théoret]. *Lettres québécoises*, (28), 23–24.

# « Nous parlerons comme on écrit »

de France Théorêt



Photo : Athé

Avec *Bloody Mary*, *Une voix pour Odile*, *Nécessairement putain* et maintenant *Nous parlerons comme on écrit*, France Théorêt repousse encore une fois les limites de l'écriture. D'ailleurs, le titre, *Nous parlerons comme on écrit* nous donne un avant-goût du contenu. À prime abord, le titre semble chaotique. A-t-on idée de mettre dans une proposition subordonnée un verbe au présent alors que la proposition principale est au futur ! Cassure de la langue... mais s'agit-il seulement de cela ? Je ne le pense pas. Au contraire ! Si nous considérons phonétiquement les sons, nous obtenons au moins trois autres découpages significatifs :

Nous parlerons comme on écrit

Nous par./le rond comme on naît  
cri

Nous par./le rond comme on  
n'est cri

Nous par./le rond comme on est  
cri

Il ne s'agit pas là de faire une démonstration linguistique du titre mais au contraire de montrer qu'en plus d'être justifié, celui-ci est l'essence même du livre. Ce livre est un cri de femme. Un cri sortant, émer-

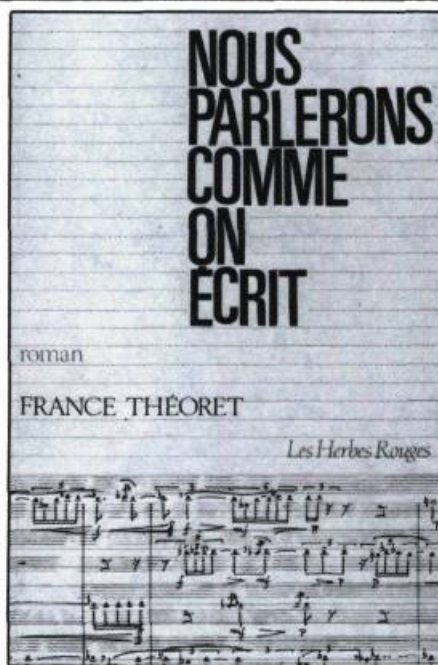
geant du tréfond d'une « forteresse ». « Sommes-nous des Électre et des Antigone portant l'amour et la haine depuis des générations ? (p 113). Avec *Nous parlerons comme on écrit*, France Théorêt continue ici sa très longue quête de l'identité à travers sa (ses) narratrice(s).

Fidèle à son concept de modernité face à la nouvelle écriture, France Théorêt crée ici tout un réseau d'intertextes à travers le texte principal. Ce texte est en relation directe avec le réel. On y retrouve bien sûr la dualité présente dans le titre « ... on n'est cri » et/ou « ... on'est cri » mais aussi « ... on naît cri ». Ce cri nous



mène dans les dédales du sens pour permettre l'émergence du « mot », des mots « ... on écrit » faisant d'un même coup surgir les autres dimensions de « nous parlerons ». Entre le silence et la parole, une vérité fragile et délicate émerge, une vérité qui supporte mal d'être exposée brutalement en pleine lumière. Comme c'est personnel une identité ! Ca ne se manipule pas n'importe comment, particulièrement quand on se cherche, qu'on ne sait pas trop où l'on va, et que l'on découvre et réalise des choses douloureuses. Celle-ci nous est présentée comme un accouchement long et pénible (le rythme, le style, la composition nous y invitent). Entre les chapitres « contractions » où les mots se bousculent au même rythme que la pensée où le non-dit est implicite, il y a ces moments de répit où les phrases redeviennent linéaires nous entraînant à rebours dans le passé de la narratrice. Il y a aussi cette dichotomie constante entre « naître » et « ne pas naître » qui se heurte à l'incompréhension et à la « démission » (ô combien facile) de la société. Quant au passé, celui-ci est fortement chargé institutionnellement et émotivement sur le « fait d'être femme » dans une société conçue par et pour les hommes. D'où la difficulté de vivre cette descendance généalogique masculine, ces « toutes pareilles les filles, vous êtes toutes pareilles, les unes comme les autres » (p 111), cette difficulté de s'affirmer en tant que personne autonome quand « toutes vos amies se marient » de dire « non » à la peur qui nous habite... Somme toute la difficulté de dire « oui » à son être parce que socialement, ça ne se fait pas. Heureusement qu'il y a cette boule verte « où les mots jouent sur d'autres espaces et d'autres lieux » (p 65)... mais il y a aussi ce « personnage » de Ninon « si je dis ni non, j'éclaircie que je ne dis pas non et que je ne dis pas oui. Nom d'ailleurs » (p 66). Ninon et la boule verte... un désir, un projet, une aventure...?

Projet et désir qui n'iront pas très loin puisqu'ils « avortent » au quatrième chapitre. Fait intéressant à noter, ce chapitre n'a pas de titre sauf dans la table des matières. Si une lumière était apparue dans ce



procès de la « société », elle est maintenant éteinte et la fuite devient plus que jamais la seule issue possible pour la narratrice, fuite dans et par les mots. D'abord l'indifférence et la passivité puis le détachement de celle-ci face à son propre personnage qui se regarde en concluant « j'ai marché vers qui n'y serait pas le sachant. Or c'est ainsi depuis le commencement » (p 173).

Cette douloureuse quête de l'identité apparaît vaine, sans issue. Nous aurions dû nous y attendre puisque la (les) narratrice(s) avai(en)t déjà tenu les propos suivants :

*Mesdames, vous êtes la parole la-dedans. Bienvenue aux dames. À celles qui sont bien dans leur peau ! Le passage chez les thérapeutes a remplacé le conditionnement primaire du cours de personnalité. À qui la chance ? Organisez, harmonisez votre vie que ça ne se voie ni ne s'entende (p 120)*

Tentant de défaire les « nœuds » de l'existence un par un, ceux-ci se resserrent plus fort démontrant l'inutilité de la lutte

*Le bruit et la fureur pour les unes et le silence rentré pour les autres. Je suis l'une et l'autre distinctement. J'entre dans des processus mentaux et jamais ne coïncide. Avant de brûler des formes, brûler sur la pensée vive toujours pas as-*

*sez morte, ça ne s'écrit pas. À persister dans tous les refus, dans toutes les résistances, je parle hors de la traversée des tumultes écrasants (p 135)*

... et pourtant nous espérons un rayon de soleil dans ces vies quotidiennes de femmes, dans ce monde parallèle et palpable où seul le pouvoir de la parole « peut libérer ces corps abusés ». Mais rien de cela n'arrive.

Il n'y a donc pas d'autre issue que la fuite désespérée. Et voilà la boucle se refermant « parfaitement » cette fois sur l'histoire et la langue. Cul de sac.

*Nous parlerons comme on écrit* est en fait une énorme boucle tant symbolique (par le vocabulaire : « nous par le rond/ nous parle rond », trou, cerceau, cercle, ouverture, boule, rondement... etc ce qui rend parfois le texte un peu lourd) que narrative par ses textes plus ou moins longs qui se rapprochent plus de l'essai et du journal intime, favorisant ainsi le chevauchement constant des sphères spatiales et temporelles (entre le passé et le présent). Cela permet certainement une plus grande liberté dans la parole, l'espace et le temps et facilite les transgressions tout en donnant un rythme particulier au tout. Rythme accentué par la ponctuation et les ellipses (et il y en a beaucoup !). Toutefois, cela n'enlève rien à la richesse du livre... au contraire ! Le texte est ouvert et l'aventure imprévisible quoique parfois un peu déconcertante. Les maux et les mots sont en interaction continue. L'auteur semble vouloir piéger les mots pour ne pas se faire piéger d'où une violence interne du texte entrecoupée de moments d'accalmies (de plus en plus fréquents) pour tenter de « savoir » pour vivre afin de sortir de ce sommeil prolongé... et pourtant...

*« Quand la mort passe, je dis présente. À ma montre, il est toujours l'heure » (p 9). □*

Michèle Salesses

1. Théorêt, France : « *Nous parlerons comme on écrit* », Ed. Les herbes rouges, Collection Vélopede, Montréal, 1982, 173p.